



P6-00034
131607
Dissert CG

Code épreuve : 252

Nombre de pages : 8

Session : 2021

Épreuve de : Dissertation culture générale Edhec / Essec

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

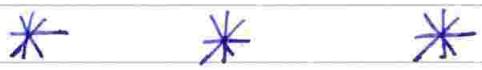
Si l'on étudie les trois gravures d'Albrecht Dürer que sont Saint Jérôme dans sa cellule, Le chevalier, le cheval et le crâne et Melencolia I, on remarque immédiatement que le chien est toujours représenté comme un fidèle compagnon de l'homme qui traverse avec son maître des épreuves délicates. Il devient alors pertinent de se demander si la distance qui sépare cet animal de l'homme est telle qu'on pourrait l'imaginer, puisque celui-ci peut remplacer la figure du compagnon de route, et si elle n'est pas moins grande que celle qui sépare des hommes qui semblent moins enclins à de tels sacrifices.

La citation présentée est en parfaite cohérence avec la philosophie de son énonciateur : Montaigne entendait en effet dans ses Essais renouveler en question la supériorité auto-proclamée de l'homme sur l'animal. Pour ce faire, il a recours à nombre de récits de fiction évoquant les capacités supérieures de certains animaux par rapport aux capacités humaines. En faisant descendre l'homme de son piédestal, il brouille la frontière classique entre l'homme et l'animal. Mais dans cette citation, il insiste aussi sur la diversité humaine, en affirmant que celle-ci prend le pas sur la frontière précédemment évoquée. Parler de différence, c'est évoquer ce qui distingue (sans forcément séparer) deux choses à partir d'une commune mesure. Si cette commune mesure n'existe pas, il n'y a en effet pas de raison de comparer les deux choses. Ici, cette commune mesure est l'animalité partagée par l'homme et l'animal, et il s'agit de quantifier et de comparer des différences qui peuvent exister au sein de groupes très différents. L'embarras redouble lors de l'analyse du terme "tel": cela implique que l'assertion est vraie quelle que soit l'homme ou l'animal choisi. Il devient alors nécessaire de considérer tout le spectre des animaux et des hommes, d'autant que les conséquences d'une potentielle réponse sont primordiales : elle régularait notre comportement

par rapport aux animaux mais aussi la recherche de ce qui nous caractérise.

Affirmer que tout homme est moins différent de tous les animaux que de tous les autres hommes semble hautement paradoxal : si l'on en croit le principe de la classification en espèces, deux hommes quels qu'ils soient ont plus en commun que tout homme avec tout animal. A cela s'ajoutent la question de la spécificité de l'homme et de la séparation classique de l'homme et de tous les autres êtres du règne animal. Où trouver alors la pertinence de cette affirmation de Montaigne au delà de son caractère provocateur ?

Le rapport premier que chacun entretient avec le monde et la pensée classique rendent difficile une telle affirmation. Toutefois, les incertitudes et les insuffisances d'un tel point de vue mettent en lumière sa pertinence. En réalité, cette pertinence vient des rapports différents qu'entretiennent l'homme et l'animal avec la perfection.



Une telle affirmation est d'abord difficile à concevoir pour chacun au regard de son rapport au monde. Sans nier la proximité considérable qu'un homme peut partager avec certains animaux de compagnie, il est clair que lorsque l'on élargit le spectre animal et que l'on compare les proximités animales et humaines, la véracité de l'affirmation devient discutable : comment affirmer que tout *Homo* est plus proche d'un *monstre* que de son frère ? Comme la proximité relationnelle est bien souvent inversement proportionnelle aux différences qui existent entre les êtres, il s'agit d'une renverse en question nette de l'affirmation. Tout homme se reconnaît plus en un autre homme qu'en un animal au premier abord, et ce du fait de plusieurs facteurs tels que l'apparence, l'habitude, le mimétisme, l'organisation sociale ou les interactions intelligibles. En effet, le déséquilibre entre des interactions inter-humaines riches et multiples et des interactions plus limitées entre l'homme et l'animal instaure un différentiel de proximité qui fonde des différences. C'est le langage qui fait la facilité des interactions inter-humaines et qui joue alors un rôle majeur quant aux différences entre l'homme et l'animal, comme le souligne Aristote au livre 1 du chapitre 2 au paragraphe

1253 b de La Politique: "seul parmi les animaux l'homme a un langage; ce langage existe à une de manifester l'avantage et le possible, et par suite le juste et l'injuste". Ainsi, cette prérogative humaine fait toute la différence puisqu'elle permet un accès inédit aux notions et facilite en ce sens une spécificité humaine unique, voire la seule. En effet, dans ce même paragraphe, Aristote affirme à propos du langage: "il n'y a en effet qu'un chose qui soit propre à l'homme". L'animal, lui, n'a que phare, la voix, pour s'exprimer. Ainsi, chaque homme partage plus difficilement des informations avec un animal qu'avec un homme et s'identifie moins au premier.

Mais ce n'est pas que le récit qui rend en cause cette affirmation: c'est aussi la théorie classique. La pensée classique a en effet toujours dessiné une frontière infranchissable entre l'homme et l'animal du fait de certaines caractéristiques qui elle réservait à l'homme. En ce sens, Descartes considérait l'animal comme un être dénué d'âme pensante, d'une part sur le plan épistémologique pour ériger un modèle scientifique simplificateur, de l'autre sur le plan ontologique car si l'animal peut émettre des signes correspondant à ceux qu'on lui avoit, il ne sera jamais à l'initiative, ce qui pousse qui ne peut lui attribuer une pensée. Dans son Discours de la méthode, il place en effet le critère de l'âme pensante dans l'initiative d'un langage imprévisible. Cet animal sans âme a aussi été considéré comme dénué de regard par des auteurs classiques tels que Levinas. En ce sens, certains caractères décisifs font des hommes, de qui ils sont et ce qui ils partagent, l'assort alors les animaux à distance. D'autant que ces spécificités humaines sont propres à une proximité forcée; pour Aristote dans le paragraphe déjà évoqué, le langage est décisif, car "avoir de telles notions en commun c'est ce qui fait une famille et une cité". Ainsi, les hommes sont organisés d'une manière qui permet un rapprochement inter-humain et un éloignement entre les hommes et les animaux.

Toutefois, les conséquences de cette distance entre l'homme et l'animal sont problématiques. En effet, avec une telle séparation, la question de ce qui caractérise l'animalité est ouverte, d'autant que les caractères propres aux hommes sont les plus décisifs et conséquents. Il apparaît alors difficile de concevoir ce qui nous rapproche autant de certains animaux, notamment domestiques, si ce que l'on partage avec eux a aussi peu de portée. D'autre part, l'attitude qu'une telle distance peut conditionner n'est pas sans poser de problèmes éthiques considérables. A cela s'ajoute l'absence de certitude dans l'attribution ou non de certains caractères à l'animal: on ne saura je-

mais certains de ce qui se passe dans la tête de l'animal.



La réfutation de cette affirmation, logique au premier abord, n'est pas si évidente au vu des conséquences qu'elle a sur différents plans. Il convient alors d'envisager l'affirmation par un plan différent historiquement.



Il faut avant tout remarquer que la pensée classique qui conditionnait la réfutation est à la fois lacunaire et insuffisante. Ces lacunes ont été reconnues par Descartes lui-même à la fin de sa vie : dans sa Lettre au marquis de Newcastle (1646) d'abord, dans laquelle il explique que l'union de l'âme et du corps chez l'homme permet le sentiment. On ce sentiment, par l'expression d'un dysfonctionnement mécanique, sous-entend une forme de finalité dans la conservation du corps. D'une part cette finalité s'accorde mal avec le mécanisme, de l'autre elle n'exige donc pas vraiment l'animal dénué d'âme et donc de sentiments est posséder ce conservé. Dans sa Lettre à Mancius (1649) il admettra cette fois qu'on ne peut demander l'absence d'âme pensante chez l'animal car "l'esprit humain ne génère pas dans leur cœur". Par conséquent, l'autre ayant posé les jalons les plus décisifs de la pensée classique sur la question de l'animal reconnait les limites de celle-ci. L'animal n'est donc plus autant dénué de certaines caractéristiques : la question des sous-bassements de sa vie intellectuelle, de son inconscient, du rapport entre ses sensations et ses actions, de l'extinction ou non de ses sentiments se pose.

C'est du fait de ces incohérences qu'une certaine déconstruction de la pensée classique qui rapproche l'animal de l'homme a pu se faire. Montaigne a justement été un de ces auteurs qui ont remis en cause la distance entre l'homme et l'animal dans ses Essais. Mais cette remise en cause a été la plus justified et cohérente rationnellement après Descartes : c'est d'abord Locke qui dans son Essai sur l'intellect humain (1690) a commencé cette déconstruction du cartésianisme en donnant la primauté aux sensations dans l'acquisition des connaissances : l'homme n'est donc plus le seul à pouvoir y prétendre en théorie. Par la suite, Leibniz dans ses Nouveaux essais sur l'intellect humain (1765) a mis

Code épreuve : 252

Nombre de pages : 8

Session : 2021

Épreuve de : Dissertation culture générale Edhec / Essec

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numérotter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

en place le concept de conséntias : "l'expérience fournit des conséntias aux âmes qui instant la raison mais qui doivent en être distinguées" et "nous ne sommes qu'enquêtes dans les 3/4 de nos raisonnements". Ainsi, la phant du temps, l'homme et l'animal apprennent et réagissent de la même manière, c'est à dire par expérience. Enfin, Condillac déconstruisait le dualisme : "je ne sens pas d'un côté mon âme, de l'autre mon corps ; je sens mon âme dans mon corps" (1755, Traité des animaux). En mettant l'accent sur la sensation d'être au monde partagée par l'homme et l'animal, il accordait à l'animal une âme pesante matérielle. Par conséquent, les prérogatives humaines, dont certaines sont majeures, ne sont plus forcément exclusive, certains auteurs les accordent aux animaux, ce qui atténue les différences qui séparent l'homme de l'animal. Et ces différences sont d'autant plus accentuées que de nouveaux rapports entre hommes et animaux sont envisagés : Darwin affirmait dans La descendance de l'homme et la filiation liée au sexe (1871) que "le chien est le seul être qui vous aime plus qu'il ne s'adore lui-même". Il voyait dans les animaux une sympathie, une affection qui précède la communautarité, qui est partagée par les hommes et qui laisse alors entrevoir un possible élargissement.

Toutefois, cette nouvelle perspective qui rend floue la frontière qui sépare l'homme de l'animal pose problème : c'est la question de la spécificité de l'homme qui est débattue en susges. Les limites ne sont alors plus claires, ce qui pose des problèmes d'identité importants. Cela n'est pas sans troubler l'homme : les Croques physiognomiques de Le Brun sont inquiétants. Mais c'est surtout la radicalité de l'affirmation qui inquiète en tant qu'elle traduit un vice moderne :

l'emploi du "tel" et sa incohérence rationnelle témoigne de la haine de soi qui accompagne souvent l'antisécisme. Comme l'affirmait André Comte-Sponville dans l'article "Sur les droits des animaux" dans *L'Esprit* en 1995, les antiséparatistes attirent l'attention sur des animaux maltraités au lieu de s'attarder sur le problème plus urgent des enfants qui meurent de faim. Ainsi, cette perspective qui efface les différences à outrance même à des excès aussi qui à des ingresses rationnelles.

* * *

L'affirmation de Montaigne n'est donc ni à exclure ni à accepter telle quelle, il faut l'effacer et analyser ce qu'elle nous indique sur les hommes et les animaux autre sera.

* * *

Il semble avant tout que la proximité évoquée par Montaigne entre les hommes et les animaux existe avant tout avec les animaux domestiques. L'exemple du chien déjà évoqué est assez éclairant. Il s'agit d'un attachement émotionnel. Quant aux autres animaux avec qui il n'entre pas cet attachement, l'affirmation semble plus discutable. En effet, un animal domestiqué a quitté son monde pop, les différences comportementales qui le séparent de l'homme ont donc pu en partie être gommées. Mais l'autre animal vivant dans son milieu naturel conserve une manière d'être au monde très particulière. C'est ce que décrit Jacob Van Uexküll dans Milieux animaux et milieux humains: il prend l'exemple de la tigre qui délit à trois hormones (acide butyrique, chaleur, poils) dans toutes ses actions. Sa vie délit alors à un cercle fonctionnel qui modifie l'adaptation parfaite de la tige en son milieu. En tant qu'homme, on est alors fous d'admirer cette adaptation parfaite qui nous fait débat et qui renforce alors la différence qui existe entre nos deux manières d'être au monde. L'affirmation de Montaigne trouve donc plus de pertinence si la condition d'appartenance au même milieu est vérifiée. Certes, le chien du maître n'aura jamais pleinement accès au monde des moutons.

humaines, mais il est capable d'émettre des jugements sur son maître et pourra alors interagir avec lui.

La pertinence de l'affirmation de Montaigne est renforcée par le rapport qui entretient l'homme à la perfection. En effet, comme Rousseau le souligne, l'homme est perfectible, c'est à dire que chaque individu humain peut évoluer en bien ou en mal d'une manière que l'autre ne peut pas prévoir. Alors, avec cette disparition de l'essence et cette primauté de l'existence évoquée notamment par Sartre, les hommes partagent moins, les individus sont livrés à eux-mêmes. Chaque individu se construit et fait alors naître des différences qui lui sont propres et qui peuvent dépasser les simples différences physiques entre le maître et son chien. Par conséquent, deux individus peuvent se sentir plus distants qu'avec un animal. Lorsque Husserl évoquait la norme sociale dans les interactions humaines et la nécessaire reconstruction empathico-analogique lors de la rencontre avec un animal, cette "variante anomale de mon humanité", il ajoutait que cette reconstruction avait également lien entre un Asiatique et un Européen tant leurs normes respectives divergent. Ainsi, il est possible que pour un individu donné, son chien lui soit moins différent qu'un autre humain. Là encore, l'emploi du "tel" pose problème, il semble alors nécessaire d'attribuer cette radicalité au caractère habituellement provocateur des écrits de Montaigne (ses récits dans ses Bossais étaient souvent totalement imaginés) afin de mieux se concevoir sur la portée générale.

Toutefois, ce qui va donner le plus de pertinence à l'affirmation, c'est le paradoxe du perfectionnement humain. La seule manière pour un homme de se réaliser pleinement est en effet l'ouverture sur l'autre, l'élargissement de sa considération. Evocé par Aristote pour qualifier les rapports inter-humains, ce paradoxe existe aussi avec le monde qui l'entoure comme le souligne Étienne Bimbenet. Le progrès de l'homme qui se réalise pleinement, c'est donc d'élargir l'humanisme aux animaux et de protéger la nature, puisqu'il est le seul être qui en est capable. Ainsi, c'est finalement l'homme lui-même qui vient gommer les différences qui le séparent théoriquement de tout autre être animal en les oubliant pour étendre sa compassion. C'est donc en ce sens plus général que tout homme pourra, s'il se réalise, gommer les différences entre lui et un animal quelconque sans pour autant fermer les yeux sur les différences entre lui et les autres hommes qui, eux, n'ont pas nécessairement besoin de cet élargissement pour ils peuvent se protéger en théorie.



Il s'agissait de trouver la pertinence de l'affirmation de Montaigne en considérant ce qui pourrait la réfuter ou la justifier ainsi que les implications qu'elle pourrait avoir. Il apparaît qu'il est nécessaire de tenir compte du contexte dans lequel Montaigne écrit ainsi que de ses intentions ; une fois ces distinctions à notre réflexion saines écartées, la confrontation des arguments permet de distinguer une pertinence dans un affinage de la phrase : il peut se trouver plus de différence de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme, selon des modalités différentes lorsque l'animal est domestiqué ou à l'état sauvage.